

La Chambre des magiciennes

Destins croisés de trois femmes dans une chambre d'hôpital. Un Claude Miller envoûtant

Mal à la tête. Mal au coeur. Mal à l'âme. Mal partout. Son père est raciste, sa mère dépassée, son amant marié... Et elle, à 30 ans, court toujours après une thèse en anthropologie. Claire se fait donc hospitaliser. Elle partage sa chambre avec deux femmes. Odette, la brave fille dont le seul défaut est de regarder tout le temps la télé. Et Eléonore, une vieille dame presque toujours silencieuse. Un drôle de sourire éclaire parfois son drôle de visage. Et, de temps en temps, elle se livre à des actes incongrus : jeter par la fenêtre les journaux d'Odette, par exemple.

Un soir, Limoges, l'infirmier noir, raconte à Claire qu'Eléonore avait disparu. On l'avait retrouvée dans une pouponnière. Comment était-elle arrivée là ? Mystère. Toujours est-il qu'incroyable mais vrai quelques enfants, incurables, avaient alors été guéris. *«Pour la plus grande joie de leur papa et de leur maman»*, conclut Limoges, comme s'il racontait un rituel de son pays. Un de ces pays d'Afrique dont, justement, Claire étudie les moeurs pour sa thèse. Mais une thèse, ça reste théorique. Dans la pratique, ça fout les jetons, une histoire pareille.

Et l'on retrouve alors le Claude Miller que l'on aime : celui du mystère suggéré, de l'angoisse diffuse. Dans cette chambre d'hôpital, tout, jusqu'aux images les plus anodines diffusées par la télé d'Odette, devient inquiétant. En équilibre instable. A chaque instant, on a l'impression de passer la frontière de la logique, du raisonnable. De basculer. Mais où ? Vers quoi ?

«On» ne veut pas dire tout le monde. Odette, par exemple, est trop terrienne, trop réaliste pour se laisser gagner par l'indicible. Mais Claire, si. D'autant qu'Eléonore jette son dévolu sur elle. Lui sourit, s'incruste et la secoue, au sens propre du terme - mais c'est peut-être une façon de lui porter secours.

Elle résiste, Claire. Elle croit Eléonore folle. Elle en a peur. Elle demande aux infirmiers de l'attacher à son lit. Ce qui donne lieu à une scène très belle et, là encore, très étrange : le mari d'Eléonore, désespéré de voir sa femme dans une camisole, récite soudain à Claire un passage de saint Paul aux Corinthiens. Sur la charité. On peut tout désirer, on peut tout obtenir, mais sans la charité, que reste-t-il ?

C'est donc l'histoire d'une initiation. D'un parcours. D'un périple. Claude Miller l'a magnifiquement réalisé, profitant de la mobilité de cette «petite caméra» si mobile (1) qui semble renouveler l'inspiration des cinéastes. Comme toujours chez lui, tous les comédiens sont remarquables. Les trois femmes, évidemment : Mathilde Seigner, drôle et gouailleuse. Annie Noël, poétique et lunaire. Et, entre elles deux, Anne Brochet, effrayante de dureté d'abord, effrayée de se découvrir telle ensuite. Et, finalement, porteuse d'une promesse puisqu'elle est l'avenir en mouvement.

Pierre Murat